

Place aux livres

Numéro 65, printemps 2001

Les pays dans le pays : savoir-faire, traditions et terroirs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8350ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2001). Compte rendu de [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (65), 53–57.

HiSToRiA

LES 30 JOURNÉES QUI ONT FAIT LE QUÉBEC

Le 23 avril à 21h00

20 mai 1980 : les Québécois disent NON à la souveraineté. Après une



terrible lutte entre souverainistes et fédéralistes, les Québécois ont voté non au référendum. Pour quelles raisons ?

HISTOIRE MARITIME DU CANADA

Dès le 30 avril 2001

Lundi 18h00



Cette production québécoise de 13 émissions thématiques nous entraîne dans quatre siècles de conquête des eaux au Canada. Pour tout connaître sur la voie maritime du Saint-Laurent, la flotte marchande canadienne, les grandes villes portuaires ou encore la vie des marins du fleuve Saint-Laurent.

GUILLEMIN RACONTE NAPOLÉON

Dès le 6 mai 2001

Dimanche 23h30

Rappel vendredi 15h30

Un classique de l'Histoire sur le petit écran, diffusé avec succès à la fin des années 60 et resté depuis dans les annales de la télévision francophone. Henri Guillemin, professeur français émérite, propose une vision anti-conformiste de l'Empereur. Incontournable !

Le second présente les faits et gestes de Pierre Millet en Iroquoisie où il fut envoyé en mission, d'abord chez les Onnontagués, en 1668, puis quatre ans plus tard chez les Onneiouts qui en firent en 1689, par un étrange concours de circonstances, l'un des 50 chefs civils héréditaires composant le Conseil des Cinq-Nations. Pour que les interventions de Millet soient comprises dans le contexte culturel, social et politique où elles eurent lieu, St-Arnaud brosse un tableau très intéressant de l'Iroquoisie du dernier tiers du XVII^e siècle. Millet y figure non seulement comme un témoin privilégié, mais aussi comme un acteur particulièrement habile.

Ces deux livres dont les perspectives divergent, l'un visant à faire reconnaître la sainteté du père Chaumonot, l'autre cherchant à apporter une contribution à l'ethno-histoire des Iroquois, reposent sur une étude minutieuse des écrits des protagonistes – et il est amusant de constater que ces deux missionnaires ont porté le même nom, *Aronhiatiri* en huron et *Teharonhiagannra* en iroquois, qui signifierait «Porte-Ciel». Donc, deux livres dont la comparaison montre l'immense potentiel interprétatif offert par les sources jésuites.

Jean-Guy Deschênes

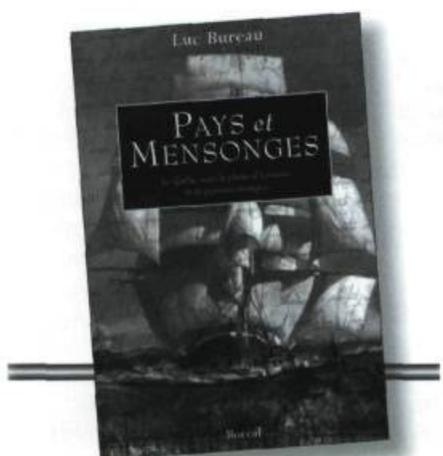


René Latourelle. *Pierre-Joseph-Marie Chaumonot : compagnon des Martyrs canadiens*. Montréal, Bellarmin, 1998, 271 p.

Daniel St-Arnaud. *Pierre Millet en Iroquoisie au XVII^e siècle : le sachim portait la soutane*. Sillery, Septentrion, 1998, 203 p.

Y a-t-il une seule et unique manière de puiser aux sources? Que non! Et c'est tant mieux. Voici deux livres fort différents, quoiqu'ils portent précisément sur la vie et l'expérience de deux pères jésuites ayant été missionnaires chez des populations iroquoïennes au XVII^e siècle, et je ne saurais dire lequel je préfère.

Le premier suit le parcours du père Chaumonot qui, dès son arrivée en Nouvelle-France, en 1639, à l'âge de 28 ans, se joignit aux missions jésuites en Huronie et qui, de 1650 jusqu'à sa mort, en 1693, eut la charge de l'église huronne dans la région de Québec. Latourelle en trace un portrait fin et détaillé qu'animent de nombreux extraits de l'autobiographie que ce missionnaire, contrairement à la plupart de ses confrères, écrivit à la fin de ses jours, à la demande de ses supérieurs. Chaumonot y apparaît, à travers ses réflexions sur ses diverses occupations, comme un individu à la fois humble, profondément engagé et ne manquant pas de recul sur sa propre condition.



Luc Bureau (dir.). *Pays et mensonges. Le Québec sous la plume d'écrivains et de penseurs étrangers*. Montréal, Boréal, 1999, 400 p.

Depuis plusieurs siècles, de prestigieux voyageurs, écrivains, découvreurs, hommes de science et bien des politiciens sont venus au Canada. Une partie de leurs impressions de voyage (publiées naguère dans des livres, journaux ou revues) a été rassemblée par le géographe Luc Bureau, qui s'est intéressé à la perception qu'avaient eue ces visiteurs étrangers

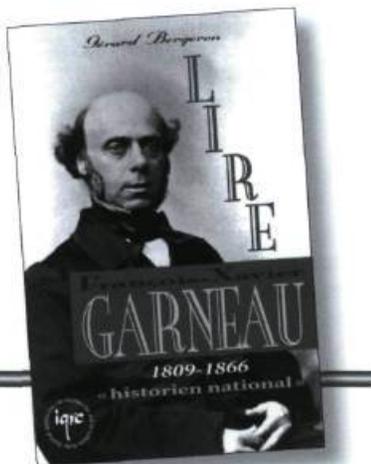
de notre pays. Les témoignages sont nombreux et variés, en tout 34, desquels nous pouvons retenir ceux d'André Breton, Sarah Bernhardt, Paul Claudel, Alexis de Tocqueville, de France; Arthur Conan Doyle (l'écrivain ayant créé le personnage de Sherlock Holmes) et Charles Dickens, d'Angleterre; Henry David Thoreau et Mark Twain des États-Unis.

Le résultat est assez surprenant, parfois fascinant, parfois incommode, car bon nombre de ces illustres voyageurs n'ont pas bien compris le Québec, qui plus est, certains retirent une impression souvent fâcheuse, pour ne pas dire désagréable, de notre pays et de nos gens. En somme, le principal reproche de beaucoup de ces auteurs à notre endroit serait que le Québec n'est pas comme la France, les États-Unis ou l'Angleterre (autrement dit la patrie de l'écrivain), illustration d'un certain ethnocentrisme dont nous faisons les frais. Le dénigrement à peine subtil du prince Napoléon Jérôme Bonaparte (qui toutefois prédit dans son journal de 1861 l'indépendance du Québec) peut aujourd'hui faire sourire, par exemple à propos de la basilique de Québec : «Messe basse à la cathédrale ce matin. Assez grande, style Louis XIV, belle pour ce pays.» (p. 307). En compensation, certains écrivains français, moins connus chez nous (Maurice Barrès, Édouard Herriot, Jules Huret), sont plus bienveillants. Mais avec le recul, même les critiques les plus injustifiées sont stimulantes ou cocasses pour le lecteur d'aujourd'hui, car le pays dont ces auteurs parlent est en réalité bien loin de ce que nous sommes.

Ces études de géographie de l'imaginaire ouvrent tout un pan de nouvelles perspectives de recherche. Dans un autre contexte, l'historien Jonathan D. Spence a publié une étude semblable sur les perceptions européennes de l'Orient dans son livre *La Chine imaginaire. La Chine vue par les Occidentaux, de Marco Polo à nos jours* (Fides, 2000).

Pays et mensonges de Luc Bureau est un livre important, original, instructif, agréable à lire. On voudrait le faire découvrir à ses amis. Les auteurs y parlent de leurs rencontres avec François-Xavier Garneau, Louis Fréchette ou Henri Bourassa. On ne peut qu'espérer une nouvelle édition augmentée. Ce livre intelligent nous confirme, dans ce contexte du *Quebec bashing* (dénigrement systématique du Québec, entre autres dans quelques journaux du Canada anglais), que les perceptions peuvent avoir beaucoup d'influence même si elles ne sont pas fondées.

Yves Laberge



Gérard Bergeron. *Lire François-Xavier Garneau 1809-1866 «historien national»*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1994, 244 p.

Plus d'un siècle et demi après la parution de la célèbre *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, de François-Xavier Garneau, le politologue Gérard Bergeron propose de renouer avec la prose et l'œuvre de notre historien national.

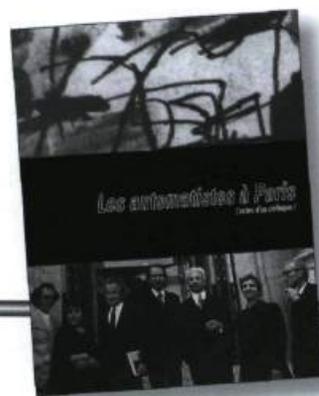
L'essai *Lire François-Xavier Garneau 1809-1866* se veut «un moyen pratique de commencer à lire» (p. 237) l'ouvrage le plus marquant qu'un historien québécois ait écrit jusqu'à nos jours. Par une «lecture accompagnée», Gérard Bergeron propose une judicieuse sélection de «larges et substantiels extraits, débordant les dimensions restreintes des classiques "morceaux choisis" des anthologies courantes» (p. 121). En outre, Bergeron a puisé dans l'œuvre complète de Garneau, incluant ses lettres, sa poésie, ses récits de voyage et, évidemment, son *Histoire du Canada*.

L'auteur a composé son ouvrage en trois parties : la vie, l'œuvre et la critique de l'œuvre de Garneau. Sans être une biographie exhaustive, la première partie de l'essai retrace les événements significatifs de l'existence de notre historien national. Décrivant à grands traits la vie de Garneau, Bergeron s'est particulièrement attardé aux années de formation intellectuelle et au déterminant voyage en Europe de l'historien, où il séjourna quelques années, en Angleterre et en France. Largement appuyée sur les écrits de Garneau, dont la plume est tout simplement succulente, la seconde partie fait ressortir les idées générales de l'*Histoire du Canada*, et plus spécifiquement les idées politiques de François-Xavier Garneau. Deux sujets sont abordés, soit le Régime français et le Régime anglais. Bergeron complète son ouvrage en pas-

sant en revue la réception critique et l'évolution des différentes éditions de l'œuvre maîtresse de Garneau.

Assurément, l'essai de Gérard Bergeron atteint son but. Captivante introduction à l'œuvre du grand intellectuel que fut François-Xavier Garneau, il suscite vivement l'envie de lire, ou de relire, notre historien national.

Jean-François Bouchard



Lise Gauvin (dir.). *Les automatistes à Paris. Actes d'un colloque*, Montréal, Les 400 coups, 2000, 238 p.

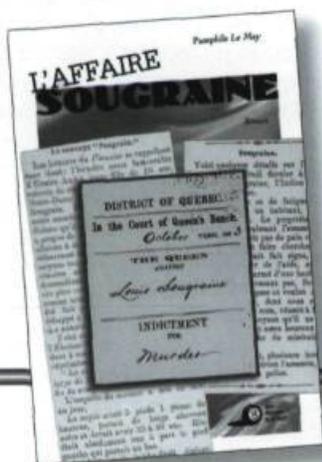
Ce recueil rassemble les communications d'un colloque qui s'est tenu au Centre culturel canadien de Paris, en 1998. Les participants examinent sous différents angles (esthétiques, sociologiques, historiques) les rapports qu'ont entretenus les automatistes montréalais avec le milieu artistique et littéraire parisien. Il s'agissait «de réévaluer le rôle qu'a joué la capitale française dans l'élaboration même du mouvement [automatiste] aussi bien que dans sa diffusion et sa réception» (p. 11).

Le livre se segmente en quatre parties parsemées d'une iconographie généreuse. La première, «Points de vue», s'attarde à la question de l'exil des artistes québécois au milieu du siècle dernier, aux débats esthétiques divisant automatistes et surréalistes – à ce titre, le texte de José Pierre est truculent –, et à l'héritage de *Refus global* au Québec. «Itinéraires», la seconde section, offre le regard personnel de Michel Camus sur la relation de son ami Paul-Émile Borduas avec sa terre d'exil, Paris. Ninon Gauthier livre quant à elle un texte éloquent sur la diffusion difficile de l'œuvre de Borduas dans les années 1960. Elle attribue cette difficulté à la conception «utilitariste» de l'art qui animait Robert Élie, *protecteur* de Borduas au Québec, «qui tend à faire de l'art un instrument de propagande au service de la patrie» (p. 161).

Voilà qui donne à réfléchir... «Paroles» reproduit des discussions qui suivirent les interventions des conférenciers. Elles font intervenir les artistes qui furent liés à l'automatisme et qui purent participer au colloque (Fernand Leduc, Marcel Barbeau et les sœurs Thérèse et Jeanne Renaud). On y discute surtout du choix de demeurer en exil pour pratiquer son art. «Documents», enfin, rassemble entre autres des textes capitaux qui jalonnent la réception des automatistes.

En somme, la question que soulevait le colloque, à savoir les liens entre l'automatisme québécois et Paris, bien qu'elle soit déjà complexe, sous-tend celle de l'identité nationale. L'exil des artistes dans le Québec duplessiste remet en cause l'importance de la collectivité, de la prégnance du nous sur l'art à l'époque des automatistes. Ainsi, le lecteur averti trouvera dans ce livre des réflexions intéressantes du point de vue historique, mais y entendra aussi des résonances sur les notions d'identité culturelle et de collectivité, qui sont plus que jamais actuelles.

Julie Gaudreault



Pamphile Le May. *L'Affaire Sougraine*. Édition établie, présentée et annotée par Rémi Ferland, Sainte-Foy, Les Éditions de la Huit, 1999 (1884, pour la première édition), 373 p.

Les éditions critiques sont relativement rares au Québec. Cette réédition du roman *L'Affaire Sougraine* de Pamphile Le May présente donc un double intérêt pour les historiens. Tout d'abord, il s'agit d'un classique du roman canadien-français, paru en 1884. Par ailleurs, ce récit est inspiré d'un procès retentissant ayant eu lieu en 1882 dans la région de Portneuf et à Québec. L'intrigue raconte la disparition d'une

adolescente, séduite par un Amérindien dans la cinquantaine, et les circonstances de leur fuite et de leur arrestation, après l'assassinat de l'épouse légitime.

Comme l'explique Rémi Ferland dans sa présentation, cet ouvrage ébranla les conventions de l'époque lors de sa sortie, dans la mesure où la bourgeoisie de la haute-ville de Québec y est présentée d'un point de vue résolument critique, ce qui était inhabituel dans une œuvre littéraire. Dans ces circonstances, la critique fut assez hostile envers l'écrivain, ce qui a évidemment nu à la postérité de ce livre, qui méritait pourtant une attention particulière, précisément parce qu'il s'attaquait à un sujet délicat sous plusieurs aspects (la séduction et le détournement d'une mineure, le mariage rompu, la place de l'Amérindien dans la société, l'influence de la bourgeoisie). En fait, ce roman décrit avec circonspection l'élite de la haute-ville de Québec, dans son quotidien, avec sa morale, ses conventions, ses audaces réprimées et ses préjugés.

On ne peut que saluer la réédition de ces ouvrages qui nous présentent la richesse de notre littérature encore trop méconnue. Œuvre représentative de son époque, *L'Affaire Sougraine* rend compte des manières de vivre, de juger, d'aimer, de réprimer (ce qui est en soi encore plus révélateur), mais montre aussi que tous ne pensaient pas de la même façon, comme le prouve la controverse entourant à la fois les faits relatés dans ce livre (le procès) et sa parution elle-même (l'accueil de la critique). À la lecture de tels romans historiques, il devient difficile de généraliser en prétendant que le Québec du XIX^e siècle pensait de manière univoque.

Yves Laberge

Joséphine Marchand. *Journal intime 1879-1900*. Édition préparée et annotée par Edmond Robillard, o.p. Lachine, La Pleine Lune, 2000, 274 p.

La formule «journal intime» revêt toujours un caractère particulier. En le lisant, on a l'impression, plus ou moins, qu'on commet un acte d'indiscrétion qui pourrait même conduire au voyeurisme, ce qui n'est évidemment pas le cas lorsqu'il s'agit d'une jeune fille sage, réservée pudique et... de bonne famille!

De l'année 2000, on peut dire qu'elle a été celle de la famille Marchand-Dandurand : centenaire de la mort du premier ministre Félix-Gabriel Marchand; 75^e anniversaire de la nomination de Raoul Dandurand à la



présidence de la Société des Nations; émission d'un timbre à l'effigie de ce dernier. Ainsi, le *Journal intime* de Joséphine Marchand, fille de Félix-Gabriel et épouse de Raoul Dandurand, est remonté à la surface.

Les éditions de La Pleine Lune ont donc publié le journal d'une de nos premières femmes de lettres et journaliste. Elle vécut de 1862 à 1925 et elle fut très active dans le monde des lettres, héritage de son père lui-même journaliste, dramaturge et écrivain.

C'est le 18 juillet 1879 que Joséphine Marchand décide d'écrire son journal, «miroir de mes impressions», souligne-t-elle. Et elle persistera pendant 21 ans, ce qui nous vaut aujourd'hui un ouvrage d'une grande valeur sociologique et historique puisque le milieu dans lequel elle évolue, les gens qu'elle rencontre et ses lectures la situent on ne peut mieux pour se raconter.

C'est une personnalité étrange, ambivalente, tiraillée par la religion, marquée par l'incertitude. Tout cela est grandement manifesté dans son journal, surtout quand commence sa vie amoureuse puisque se présente dans sa vie un brillant et aimable jeune homme du nom de Raoul Dandurand. Il faut lire alors tout ce qui anime la jeune fille qui semble, un jour être amoureuse et, le lendemain, beaucoup moins.

Jeune fille, Joséphine Marchand a non seulement collaboré à plusieurs journaux et revues, mais elle en a même fondé et dirigé une : *Le coin du feu*. Elle a aussi écrit des saynètes et des pièces qui furent jouées à Québec et remportèrent beaucoup de succès. Plus tard, elle mettra sur pied l'Œuvre des livres gratuits, pour aider à la diffusion de la lecture, ce qui lui vaudra la remise, par la France, des palmes académiques.

Elle fut aussi l'apôtre de la cause féminine. Ainsi, la voit-on faire partie notamment du Conseil des femmes canadiennes, représenter cet organisme à l'Exposition universelle de Paris, en 1900, et déployer

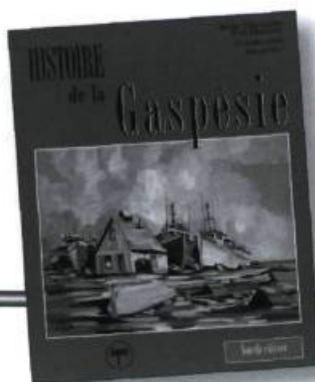
beaucoup d'efforts pour faire avancer la cause des femmes aussi bien au Canada qu'à l'étranger.

Ce récit – car c'en est un – est fort intéressant, et la place que Joséphine a tenue, jeune fille d'abord, puis les fonctions importantes qu'elle a occupées ensuite situent le lecteur et la lectrice dans l'univers privilégié du XIX^e siècle avec les Mercier, Laurier, Tarte, Aberdeen, tous ces gens devenus des familiers du couple Dandurand-Marchand.

Joséphine arrête son journal en même temps que meurt son père, en 1900. Elle continuera sa vie familiale et sociale, secondant son mari, élevant sa fille unique, Gabrielle, participant à plusieurs activités littéraires, artistiques et sociales. Elle mourra en 1925.

Le père Edmond Robillard, o.p. président de l'Académie des lettres du Québec, a assumé la préparation et l'annotation de cet ouvrage qui aura, certes, une place de choix dans notre univers littéraire.

Monique Duval



Marc Desjardins, Yves Frenette, Jules Bélanger, Bernard Hétu. *Histoire de la Gaspésie*. Institut québécois de recherche sur la culture, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1999, 797 p. (nouvelle édition).

Cet ouvrage de synthèse n'est pas une simple réimpression de l'œuvre publiée en 1981. Plusieurs transformations et mises à jour ont été effectuées. La première partie du livre a été réécrite par le géomorphologue Bernard Hétu. Une introduction et une conclusion générales, absentes de la première édition y figurent maintenant. Le dernier chapitre couvre désormais la période de 1965 à aujourd'hui.

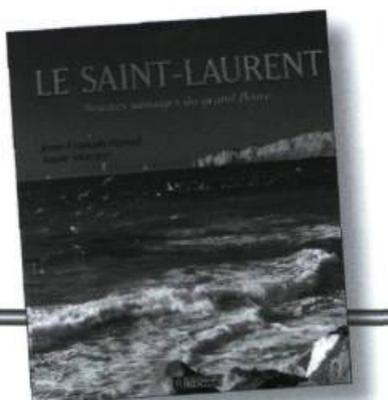
Cinq parties présentent cette vaste péninsule de 21 000 kilomètres carrés. L'approche thématique a été retenue.

Le lecteur fait d'abord connaissance avec le milieu naturel : la Gaspésie des géographes. Puis, c'est l'émergence (10 000 ans

avant J-C. jusqu'à 1760) : les Amérindiens, les explorateurs, les pêcheurs, les missionnaires, les essais de colonisation, la paix et la guerre. La troisième partie présente une société de pêcheurs (1760-1870) : le territoire et ses occupants, l'économie de la morue séchée, les premières institutions. La quatrième partie permet de découvrir la Gaspésie en transition (1870-1965) : l'extension du peuplement et les migrations, les activités maritimes, la diversification de l'économie, l'impact des communications, le religieux et le social, les politiques et les institutions civiles. Puis, c'est la période de 1965 à nos jours. Quinze chapitres très intéressants qui permettent d'avoir une idée plus juste de ce coin de terre.

Après la conclusion générale, le lecteur trouve 29 pages de notes, listes, tableaux, figures, cartes et signes, de même qu'un index et la carte des diverses régions du Québec.

Laval Lavoie



Jean-François Hamel et Annie Mercier. *Le Saint-Laurent. Beautés sauvages du grand fleuve*. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 224 p.

L'expression est connue : «Les fleurs et le pot». Le romantique entonne une sérénade sous la fenêtre de sa bien-aimée. Celle-ci, en guise de réponse, lui lance prestement un pot de fleurs et referme violemment les volets. Éconduit et légèrement sonné, il se console en recueillant les roses éparées pour en faire un bouquet et partir le cœur léger. *Crescendo* des violons. Fondu au noir. Vieux cliché hollywoodien, bien sûr!

Est-il encore nécessaire de rappeler que le fleuve Saint-Laurent fut, comme la belle, convoité par tous ceux qui l'ont fréquenté depuis des milliers d'années? Utilisé par les Amérindiens pour leurs déplacements, envahi dans son estuaire par les pêcheurs européens pour sa richesse

poissonneuse, peuplé sur ses rives par les Français venus faire, entre autres, la traite des fourrures, exploité par les riches commerçants anglais pour y faire fortune, ce fleuve grandiose fut aussi la porte d'entrée de plusieurs générations d'immigrants.

De nos jours encore, et peut-être plus que jamais auparavant, ce fleuve exerce toujours une puissante fascination sur ceux qui le fréquentent. Immense déchirure au cœur du continent nord-américain, le fleuve Saint-Laurent sait jouer de son charme pour conquérir les riverains, les villégiateurs, les peintres, les poètes, les biologistes ou les écologistes. Chacun, à sa manière, nous chante son irrésistible attrait et veut nous faire apprécier ses beautés envoûtantes.

Beaucoup de livres ont été publiés sur le fleuve Saint-Laurent. Avec l'aide de l'écrivaine Suzanne Paradis, Jean-François Hamel et Annie Mercier ont uni leurs efforts de chercheurs en biologie marine et en océanographie, afin de nous faire part de leur amour... pour ce grand fleuve.

Comme la belle, je lance le pot et les fleurs. Le pot : dans l'ensemble, et malgré l'indéniable talent littéraire de Paradis, le texte est une interminable description environnementale des lieux aquatiques, sous-marins et côtiers; une plate énumération de toutes les espèces végétales et animales qui foisonnent dessous, dessus et autour du fleuve; un long chapelet ennuyant de chiffres et de statistiques. Les photographies de la faune et de la flore, quoique techniquement réussies, sont froidement documentaires, sans compter plusieurs inversions horizontales des images : la course en canots à Québec, le cap Gaspé à Forillon – et deux fois plutôt qu'une!

Et voici les fleurs! La prose de Suzanne Paradis nous fait rêver aux beautés de ce majestueux fleuve. Qu'il suffise de lire au début du livre son ode *Au Saint-Laurent* pour apprécier à sa juste valeur le talent de cette artiste des mots. Tout y est, en quelques lignes. Les photographies des paysages, souvent imprimées en double page, sont les plus spectaculaires. Elles évoquent, en effet, les multiples beautés sauvages et insoupçonnées de ce fleuve né entre le lac Ontario et les Mille Îles et qui va se noyer dans l'océan Atlantique.

Le séduisant *bel canto* reviendra encore et encore à la brunante chanter une sérénade à la belle. Celle-ci, enfin séduite et sans résistance, lui jettera peut-être la clé de sa chambre. Violons aux sanglots longs et fondu au noir. Cliché? Et puis après...? ♥

Martin Beaulieu



Bruno Bouchard. *Trente ans d'imposture : le Parti libéral du Québec et le débat constitutionnel*. Montréal, VLB éditeur, 1999, 169 p.

Ce livre s'inscrit dans la collection «Partis pris actuels» qui réunit «des essais qui analysent d'un point de vue critique la société contemporaine et défendent des prises de positions fermes».

Le parti que Bruno Bouchard a pris dans le débat constitutionnel est assez clair. Il cherche à démontrer que «pour des raisons bassement électoralistes, le Parti libéral du Québec échafaude depuis 1967 différentes réformes néo-fédéralistes uniquement dans le but de profiter de la crédulité de l'électorat nationaliste modéré» (p. 11).

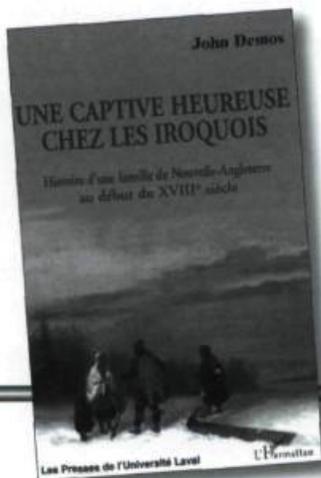
En d'autres mots, les libéraux du Québec (et il parle surtout des chefs du parti) n'ont jamais cru aux politiques qu'ils ont défendues et ils ont tous échoué. «Trente ans d'imposture! Trente années d'échecs» est la thèse du livre. Il décrit en détail l'évolution des positions constitutionnelles du parti : le statut particulier de Jean Lesage, la souveraineté culturelle de Robert Bourassa, la nouvelle fédération de Claude Ryan et les cinq conditions du lac Meech.

L'analyse souffre d'abord d'un manque de contexte. La société québécoise et la situation politique ont bien changé en 30 ans (40, si on inclut Lesage). Quelques références à ces changements ainsi qu'aux tentatives du Parti québécois pour attirer les nationalistes modérés (l'étapisme, la souveraineté-association, le beau risque, le partenariat de type européen) auraient aidé le lecteur à mieux comprendre les positions des libéraux. Un autre problème de l'analyse vient du fait que l'auteur a tendance à exagérer l'importance de la question constitutionnelle. Donc, pendant une campagne électorale, si Robert Bourassa parle de l'économie, c'est pour «éluder» le

débat constitutionnel (p. 45). Tout échec électoral du Parti libéral s'explique par sa position constitutionnelle, mais curieusement, les victoires du parti (et il y en avait autant) ne sont pas interprétées. Encore plus curieux, les victoires référendaires de 1980 et 1995 ne sont pas expliquées non plus et presque pas mentionnées.

Finalement, ce livre présente un sommaire utile de l'évolution des positions constitutionnelles du Parti libéral du Québec. Par contre, l'auteur aurait pu scruter davantage certains détails du débat : la formule Fulton-Favreau, la charte de Victoria, les revendications traditionnelles du Québec, l'accord de Charlottetown, etc. Et puisque l'auteur a limité son champ de recherche presque exclusivement aux articles de journaux et à quelques livres de Claude Morin et de Jean-François Lisée, ses conclusions au sujet des intentions des chefs libéraux ne semblent pas suffisamment appuyées.

John MacFarlane



John Demos. *Une captive heureuse chez les Iroquois. Histoire d'une famille de Nouvelle-Angleterre au début du XVIII^e siècle*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval et L'Harmattan, 1999, 355 p.

Cet ouvrage de John Demos, traduit par Berthe Foucher-Axelsen, se veut un portrait de la période coloniale de l'Amérique du Nord. En utilisant des lettres, des journaux et d'autres documents du XVIII^e siècle, John Demos veut nous «raconter» l'histoire de la famille Williams de Deerfield, dans le Massachusetts.

L'action débute le 8 octobre 1703 au moment où deux hommes du village de Deerfield, qui compte 300 personnes, tombent dans une embuscade dressée par les Amérindiens. C'est le commencement des

attaques amérindiennes contre ce lieu paisible.

Dans la nuit du 28 février 1703, Eunice Williams ainsi que plusieurs membres de sa famille, dont son père John Williams, pasteur, sont faits prisonniers lors d'un raid des Amérindiens contre leur village. Après avoir réduit Deerfield en cendres, ces derniers se dirigent vers le Canada, à «fort Oso», le village de Kahnawake.

À la suite de négociations entre le gouvernement anglais et les ravisseurs, plusieurs prisonniers sont relâchés ou encore rachetés. Malgré des efforts considérables, Eunice est toujours prisonnière. Après de nombreuses années de captivité, éloignée corps et âme «des demeures de la vie civilisée», elle en vient à adopter les mœurs et le mode de vie de ses ravisseurs. À l'âge de 16 ans, elle épousera un Amérindien catholique du nom de Philistin, avec qui elle aura des enfants.

John Williams tente en vain de persuader sa fille de rentrer à la maison. Non sans peine, il finit par comprendre qu'elle est bien où elle se trouve et qu'elle ne reviendra jamais en Nouvelle-Angleterre.

Ce volume, qui a été mis en nomination pour de nombreux prix, saura vous séduire autant par le ton que par la façon dont l'auteur nous raconte l'histoire de la famille Williams. À travers cet ouvrage, on perçoit aisément les contrastes qui existent entre les hommes blancs et les «sauvages» durant la période coloniale. ♥

Philippe D. Allard

